

Le commerce du père est une quincaillerie des Deux-Sèvres tenue par les parents d'un futur romancier nommé Patrice Robin. Ce pourrait être le commerce du père : d'origine modeste, silencieux et méfiant, le père fixe le malentendu familial. Un jour, son fils envoie un manuscrit à un écrivain qu'il admire et qui rappelle Annie Ernaux. Elle lui répond que « le travail sur vous-même n'a pas été poussé assez loin ». Il continue d'écrire des textes que des éditeurs refusent, de les envoyer à l'écrivain qu'il admire, de vivre de dettes et d'allocations, d'observer et de chercher à comprendre ce père qui regarde le foot et confond les mots, appelant les manouches des « manuscrits » – métonymie qui définit assez bien la plupart des écrivains. Le père a un cancer et, « quelques mois après la sortie de l'hôpital, il a fait savoir à ma mère qu'il désirait me voir porter sa chevalière après sa mort ». Le livre devient alors ce qu'il n'a jamais cessé d'être : une histoire d'amour embarrassé entre père et fils, et l'acte de naissance d'un écrivain. Ceux qui n'aiment pas Annie Ernaux n'aimeront pas le cinquième livre de Patrice Robin, comme écrit à l'ombre de La Place. Ceux qui l'aiment vérifieront qu'un écrivain c'est d'abord quelqu'un qui en a lu d'autres, les accueille chez lui, la nuit, et grandit sous leurs yeux comme un enfant.

Philippe Lançon, Libération, 26 février 2009